

La  
cabane à sucre  
des Rivard

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Hade, Mario, 1952-  
La cabane à sucre des Rivard  
Sommaire : t. 1. Premières générations.  
ISBN 978-2-89585-108-0 (vol. 1)  
I. Hade, Mario, 1952- . Premières générations. II. Titre.  
PS8615.A352C32 2017 C843'.6 C2016-942147-3  
PS9615.A352C32 2017

© 2017 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC  
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada  
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



*Édition*

LES ÉDITEURS RÉUNIS  
lesediteursreunis.com

*Distribution au Canada*

PROLOGUE  
prologue.ca

*Distribution en Europe*

DILISCO  
dilisco-diffusion-distribution.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Visitez le site Internet de l'auteur : [mariohade.com](http://mariohade.com)

Imprimé au Canada  
Dépôt légal : 2017  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec  
Bibliothèque nationale du Canada  
Bibliothèque nationale de France

MARIO HADE

La  
cabane à sucre  
des Rivard

1. Premières générations



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Du même auteur  
chez Les Éditeurs réunis

*Le secret Nelligan*, 2011

*L'énigme Borduas*, 2012

*Chroniques d'une p'tite ville*

tome 1 : 1946 – *L'arrivée en ville*, 2013

tome 2 : 1951 – *Les noces de Monique*, 2013

tome 3 : 1956 – *Les misères de Lauretta*, 2014

tome 4 : 1962 – *La vérité éclate*, 2014

*Chroniques d'une p'tite ville – Les débuts*, 2016

*Des nouvelles d'une p'tite ville*

tome 1 : 1967 – *Violette*, 2015

tome 2 : 1968 – *Juliette*, 2015

tome 3 : 1969 – *Monique*, 2015

tome 4 : 1970 – *Jacques*, 2016

*Je veux dédier le premier tome de cette série à M<sup>me</sup> Anie Roy, coordonnatrice et intervenante au sein de l'organisme Épilepsie Granby et région, et à son président M. Stéphane Lapointe qui, au fil du temps, sont devenus mes amis et m'ont beaucoup aidé à comprendre ce mal étrange et méconnu qu'est l'épilepsie et dont un de mes personnages principaux est atteint. De plus, ils ont mis à profit leurs talents d'organiseurs pour orchestrer le lancement de La cabane à sucre des Rivard. Merci, mes amis!*

Mario Hade



## Chapitre 1

Augustin Rivard naquit un beau jour de printemps de l'année 1875. Il était le premier enfant de Fernand Rivard et de Béatrice Authier. Ces derniers s'étaient mariés sur le tard. Fernand était très timide et s'attendait à finir ses jours célibataire parce que son visage ingrat n'attirait pas la gent féminine. Fulgence, son père, l'avait incité à se marier parce que c'est lui qui hériterait de la ferme par droit d'aînesse.

— Fernand, il faudrait que tu sortes un peu plus si tu veux rencontrer une femme à marier. Ce n'est pas dans les champs ni dans le bois que tu en dégoteras une. N'oublie pas que tu es un bon parti, car c'est toi qui hériteras de la terre.

— Avec la face que j'ai, qui voudrait de moi ?

— Y a pas juste ça qui compte dans la vie, tu sauras, mon gars ! Tu es une bonne personne avec un grand cœur et je suis certain que tu ferais un bon mari, pis un bon père. Pas vrai, Noëlla ?

— Veux-tu que je m'en mêle, Fernand ? lui avait demandé cette dernière. Je pourrais te trouver une bonne

femme dans le village ou dans la paroisse voisine. Ton père s'inquiète pour la succession. Si tu n'as pas d'enfants, la terre changera de main et il ne veut pas ça, comprends-tu ?

— D'accord. Mais si je reste vieux garçon, vous pourriez donner la terre à François, avait répondu Fernand.

— François a déjà sa terre, avait répliqué son père. De toute façon, ma ferme, c'est à toi qu'elle revient. Tu as mérité ton héritage en travaillant sans relâche à mes côtés. Tu as presque trente-cinq ans ; il est grand temps de te marier. Ta mère sait exactement quel genre de femme te conviendrait. Elle va t'aider.

— Je ne dis pas non, papa ! J'aimerais bien me marier...

Fulgence et Noëlla avaient été rassurés par la réaction de Fernand. Noëlla était convaincue qu'elle trouverait une femme de bonnes mœurs pour son fils, même si elle devait faire appel au curé pour découvrir la perle rare. Ses démarches avaient été récompensées : Fernand rencontra Béatrice Authier, une jeune veuve sans descendance. Le fait que celle-ci n'ait pas eu d'enfants de son premier mariage était décevant pour les Rivard parce qu'ils désiraient ardemment avoir un petit-fils pour perpétuer la lignée et garder la maison ancestrale dans la famille. En fouillant un peu, Fernand et sa famille avaient appris que Béatrice et son premier mari avaient renoncé volontairement à fonder une famille parce qu'ils craignaient d'avoir des enfants infirmes. En effet, le défunt époux était né bossu. Fulgence et Noëlla



avaient organisé la rencontre, et un nouveau couple était né. Béatrice s'était montrée très douce envers Fernand, qui avait surmonté rapidement sa gêne. Très peu de temps après avoir fait la connaissance de la jeune femme, il lui avait proposé de l'épouser.

Six mois après la noce, Béatrice annonça à son mari qu'elle était enceinte.

— Béatrice, tu fais de moi le plus heureux des hommes ! Moi qui croyais finir ma vie vieux garçon, je t'aime encore plus, ma belle Béatrice !

— Je t'aime, Fernand, et je suis vraiment heureuse de te donner un héritier. J'espère que ce sera un garçon pour exaucer le vœu de tes parents.

— Moi, en autant que le bébé soit en santé, je serai content ! Une petite fille douce et belle comme toi serait la bienvenue dans mon cœur et dans notre famille. Je prierai tous les soirs, à partir de maintenant. Et puis, si ce n'est pas un gars, on pourra se reprendre. Qu'en penses-tu ?

— Tu es tellement gentil. Je ne savais pas qu'il existait des hommes comme toi. Tu me procures un si grand bonheur !

— Quand est-ce qu'on annoncera ta grossesse à nos parents ?

— Pour les tiens, c'est facile ; on peut leur dire au souper. Quant aux miens, on pourrait leur rendre visite dimanche.

— Pourquoi pas ?

Fulgence et Noëlla se réjouirent en apprenant la nouvelle. La famille Authier manifesta une joie identique. Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Fernand et Fulgence travaillaient fort à la ferme et dans l'érablière. Noëlla refusait que Béatrice fasse le moindre effort pouvant mettre en danger sa grossesse.

— Vous vous inquiétez pour rien, belle-maman. Je suis forte, vous savez !

— Une femme n'est jamais assez prudente avec le premier, Béatrice. Fulgence et Fernand sont tellement contents que tu sois enceinte qu'il ne faut courir aucun risque. De toute façon, je suis capable de faire le travail toute seule.

— Si je reste inactive, je vais m'empâter. J'ai déjà pris vingt livres ! Je veux retrouver ma taille après l'accouchement pour que Fernand me trouve encore belle.

— Tu n'as pas à t'inquiéter : mon fils t'adore. Je ne l'ai jamais vu si heureux. Et c'est grâce à toi, Béatrice !

— Si vous saviez comme il est prévenant avec moi. C'en est presque gênant...

— Tu es la seule femme qu'il a connue à cause de son visage grêlé, mentionna Noëlla. Mais il est tellement bon qu'on oublie vite son aspect.

— Moi, je le trouve beau, grand et fort. Il a tellement bon cœur que je ne le changerais pour rien au monde !

Le bonheur régnait dans la maison ancestrale. Et plus la grossesse approchait de son terme, plus la famille vivait dans l'expectative. On s'interrogeait à propos du sexe de l'enfant. Seul Fulgence désirait absolument un garçon. Toutefois, il n'avait jamais exprimé son souhait de vive voix, car il aimait trop sa belle-fille pour lui causer du chagrin.

Un bon matin, Béatrice eut de la difficulté à se lever, mais elle y parvint après un ultime effort. Quand elle fut debout, les eaux crevèrent. Elle sut que le grand jour tant attendu était arrivé. Sans s'énerver, elle appela sa belle-mère.

— Belle-maman, c'est le grand jour : mes eaux viennent de crever.

— Mon doux Seigneur ! Les hommes sont déjà à l'étable. Recouche-toi. Je vais aller avertir Fernand, et il ira chercher la sage-femme, d'accord ?

— Je ne veux pas salir le lit.

— Attends, je monte ! répondit Noëlla qui ramassa deux serviettes au passage avant de grimper l'escalier à toute vitesse. Ressens-tu de la douleur, Béatrice ?

— Non. Je suis si contente ! C'est aujourd'hui qu'on saura enfin...

— Couche-toi sur les serviettes avant que je coure prévenir Fernand. Ensuite, je viendrai essuyer le plancher avec la moppe. Reste calme et tout se passera bien.

— Je ne suis pas nerveuse du tout. J'ai tellement hâte de voir mon bébé! Prenez votre temps parce qu'il n'y a pas urgence.

Malgré la recommandation de sa belle-fille, Noëlla fila comme le vent en direction de l'étable – sans prendre le temps de mettre un manteau, malgré la froidure. Dès qu'ils la virent, Fernand et Fulgence comprirent la situation sans qu'elle ait besoin de parler. Il n'y avait aucune panique dans les yeux de Noëlla, seulement de l'allégresse et une grande excitation.

— Tout va bien, maman?

— Oui! Attelle un cheval au *buggy* et va chercher la mère Foisy. En attendant, je ferai chauffer de l'eau. Dis-lui que Béatrice vient de crever ses eaux.

— As-tu besoin d'aide, Noëlla? lui demanda son mari.

— Tu as le temps de finir le train, Fulgence. C'est son premier, alors ça peut être long...

Fernand courut jusqu'à la maison et se précipita auprès de sa femme sans enlever ses bottes. Il voulait la voir avant d'aller chercher la sage-femme. En apercevant Béatrice toute souriante, il se sentit rassuré. Il lui sourit à son tour.

— Je fais un saut chez M<sup>me</sup> Foisy. Je reviendrai aussi vite que possible !

— Tout va bien, mon chéri; tu n’as pas à t’inquiéter. Je suis sereine parce que je sais que nous aurons un beau bébé avant la fin de la journée.

— Je t’aime.

— Moi aussi, mon amour. Ne prends pas l’épouvante avec M<sup>me</sup> Foisy à bord du *buggy*...

Dans l’écurie, Fernand attela le cheval bai au *buggy*, puis il se dirigea vers la maison des Foisy. Ces derniers habitaient dans le même rang, pas très loin. La sage-femme était chez elle. Fernand lui expliqua rapidement la situation. M<sup>me</sup> Foisy prit sa trousse et le suivit. S’attendant à cette visite depuis une semaine, elle n’avait pas été surprise de voir surgir Fernand. Le trajet prendrait à peine dix minutes et le chemin était bien dégagé.

— Je crois que c’est le grand jour, n’est-ce pas, madame Foisy ?

— Eh oui ! Aujourd’hui, ta femme et toi deviendrez parents. J’espère que tu n’as pas trop d’attentes concernant le bébé ?

— Tout ce qu’on veut, Béatrice et moi, c’est qu’il soit en santé.

— C'est une bonne attitude. Certains pères veulent absolument un garçon, ce qui représente un stress supplémentaire pour la mère.

— Je comprends, car c'est un peu le cas de mon père. Mais ma femme et moi, nous n'avons pas de préférence.

Une fois à destination, la sage-femme déclara :

— Je vais aller voir la maman. Je te conseille de vaquer à tes occupations comme si de rien n'était, Fernand. Un premier accouchement, ça peut être long, tu sais.

— Je vais essayer de me tenir occupé, mais je ne serai jamais très loin !

— Il y a des choses que les hommes n'ont pas besoin de voir ou d'entendre.

— Vous croyez ?

— J'en suis certaine ! Le sang, le placenta et tout le reste, ça peut refroidir l'ardeur d'un homme plus longtemps que nécessaire, si tu vois ce que je veux dire...

— Mais Béatrice et moi, nous nous aimons vraiment, madame Foisy.

— Il n'est pas question d'amour, mais d'appétit !

— Dans ce cas, je suivrai vos conseils, madame Foisy.

Fernand alla rejoindre son père à l'étable et se remit à la tâche. Tous deux étaient excités à l'idée de ce qui se passait dans la maison.

— Pis, mon gars, tu as conduit la sage-femme à la maison ?

— Oui, répondit Fernand. Elle est avec maman et Béatrice. Elle est persuadée que tout se passera bien.

— Je ne pense pas qu'il y ait lieu de s'inquiéter. Ta femme est bien charpentée, et la mère Foisy a beaucoup d'expérience.

— En tout cas, elle m'a rassuré. Et Béatrice est sereine face à ce qui l'attend.

— La moitié du chemin est faite, au moins, quand personne ne s'inquiète, commenta Fulgence. Crois-en mon expérience ! ajouta-t-il, lui qui avait dix enfants. Mais changement de propos : j'ai des plans pour la terre et j'aimerais avoir ton opinion là-dessus.

— Je vous écoute, papa.

— Qu'est-ce que tu dirais si on changeait tranquillement la vocation de la ferme ? On pourrait passer des vaches laitières aux animaux à bœuf, pis agrandir l'érablière. Un moment donné, on pourrait peut-être en vivre. Il me semble que ce serait moins éreintant et qu'on profiterait davantage de la vie. C'est sûr qu'au début, ce ne serait pas facile. Mais on a un peu d'argent de côté, pour voir venir...

— Vos projets me plaisent beaucoup, papa. Le train à faire deux fois par jour, ça ne nous laisse pas une grande liberté. Si vous croyez qu'on peut y arriver, j'embarque !

— Il va falloir que j'en parle à ta mère parce que l'argent qu'on a provient de son héritage. Mais je suis certain que Noëlla sera d'accord, même si elle pensait le léguer à tes frères et sœurs. De toute manière, ça ne veut pas dire qu'on en aura besoin...

— Je ne voudrais pas dépouiller le reste de la famille. Cependant, si on agit prudemment, on ne touchera pas à cet argent. Au pire, on remboursera maman.

— Tu as tout compris, Fernand ! On vendra quelques vaches en échange d'animaux à bœuf. On verra le résultat. Toutefois, je te préviens : au départ, ce sera plus d'ouvrage !

— Vous savez bien que l'ouvrage ne m'a jamais fait peur.

— C'est vrai, mon Fernand !

Leurs cerveaux fonctionnaient à plein régime. Fernand appréciait cette distraction qui le détournait de l'idée qu'il deviendrait père avant la fin du jour. Le terrain de la ferme était si grand qu'on pouvait sacrifier la pinède pour en faire de la planche et des madriers afin d'agrandir la cabane. Une fois les arbres abattus, la grande prairie ainsi créée accueillerait le bétail – qui serait visible de la maison. On nettoierait l'érablière et y tracerait des chemins assez larges pour permettre à deux attelages de chevaux de s'y croiser.



À l'été, Fernand marquerait les arbres malades, puis il les couperait l'hiver suivant. Son père serait-il capable de s'occuper de la pinède ? C'était une chose de couper un arbre ici et là, mais entreprendre un chantier d'une telle envergure et manier le godendart toute la journée pendant plusieurs jours d'affilée, c'était une autre histoire. Fulgence approchait les cinquante-cinq ans et il souffrait d'arthrite. Fernand se mettrait à la recherche d'un bûcheron, qui tiendrait l'autre bout du godendart. Idéalement, il aimerait trouver quelqu'un possédant un moulin à scie portatif, qui se paierait à même le bois généré. Fulgence pourrait chaîner les arbres et les sortir de la pinède en guidant les chevaux, ce qui représenterait une besogne bien assez pénible pour lui.

Perdu dans ses pensées, Fernand ne voyait pas le temps passer. Il réfléchissait au dessouchage des pins, qui avaient des racines moins profondes que les bois durs. Le travail serait moins ardu pour ses perchérons. Soudain, le jeune homme entendit la cloche qui signalait l'heure des repas ou la venue de visiteurs. Après avoir vérifié la position du soleil pour juger de l'heure, Fernand détermina qu'il était trop tôt pour souper. Il en conclut donc que Béatrice avait accouché. Il courut vers la maison. Sa mère actionnait la cloche comme le bedeau annonçant la messe. Le sourire de celle-ci révélait une bonne nouvelle.

— Bravo, cher papa ! s'exclama Noëlla. Ta femme t'a donné un beau garçon en santé !

— Je peux aller le voir, maman? demanda Fernand.

— Bien sûr! Mais commence par féliciter ta femme, qui a très bien fait ça. Béatrice, c'est une force de la nature. Je suis certaine qu'elle te donnera une ribambelle d'enfants costauds.

— Elle vient de me faire un très beau cadeau! C'est papa qui sera content, lui aussi.

— Ne tarde pas, Fernand; Béatrice t'attend! Moi, je vais aller préparer le souper.

Fernand monta les marches à toute vitesse. Posté sur le seuil de la chambre, il vit Béatrice qui allaitait le bébé tout en le berçant tranquillement. La sage-femme remettait son matériel dans sa trousse. Quand la nouvelle maman aperçut son mari, son visage s'éclaira. Son sourire rappela à Fernand celui de la Sainte Vierge dans l'église du village. Le jeune père s'approcha lentement, comme s'il avait peur de déranger. Le regard admiratif, il se pencha au-dessus de sa femme, puis l'embrassa sur le front. Sa femme lui présenta le nourrisson gigotant qui ne voulait pas lâcher le sein.

— Veux-tu prendre ton fils, Fernand?

— J'ai peur de me montrer maladroit. Je n'ai jamais tenu un poupon dans mes bras de ma vie et j'ai trente-quatre ans!

— Moi, j'avais abandonné l'idée d'enfanter, mais à vingt-sept ans, me voilà mère, confia Béatrice, émue jusqu'aux larmes. Je ne mettrai peut-être pas au monde une douzaine d'enfants, mais je te jure que ceux qu'on aura, je les chérirai comme un cadeau du bon Dieu.

— Ne pleure pas, ma douce ; sinon, je vais me mettre à brailler moi aussi ! Je n'aurais jamais cru être aussi heureux qu'en ce moment, et c'est grâce à toi. Je vais accepter tous les enfants que tu me donneras. À défaut d'en avoir plusieurs, on aimera encore plus ceux qu'on aura.

Fernand prit son fils délicatement. Le petit ressemblait à sa mère et ses membres étaient longs et bien formés. Il deviendrait un solide gaillard, Fernand en était convaincu.

— Que dirais-tu si nous l'appelions Augustin ? suggéra Fernand. Ma mère possède un livre sur la signification des prénoms, que j'ai feuilleté à plusieurs reprises. J'aimais beaucoup la définition de ce prénom. À moins que tu aies une autre idée ?

— J'aime bien ta suggestion.

— Le livre est dans un tiroir de ma table de chevet. Veux-tu que je te lise le passage en question ?

— Bien sûr ! Mais d'abord, redonne-moi le bébé pour qu'il finisse sa tétée.

Après avoir été chercher l'ouvrage, Fernand s'exécuta :

— «Empreint d'ambition et de détermination, Augustin combat courageusement toutes les difficultés et fonce droit au but. Chacune de ses actions est le résultat d'une mûre réflexion, ce qui lui permet d'atteindre ses objectifs. Ne s'assoyant jamais sur ses lauriers, il poursuit ses rêves de grandeur en dépassant constamment ses propres limites. Sa quête de beauté et de perfection est bien servie par son dynamisme, sa vivacité et sa motivation sans bornes. En société, il partage son optimisme, et sa sérénité est contagieuse.» C'est tellement beau ! s'exclama-t-il.

— Tu as raison, mon chéri. J'adore cette description. Notre fils sera un meneur d'hommes et un fonceur. C'est ce qu'on veut comme héritier, n'est-ce pas ?

— Oui. Dans ce livre, j'ai appris que les Fernand ont la folie des grandeurs... Augustin me complétera à merveille !

— J'aimerais savoir ce qu'on dit concernant Béatrice. Je suis curieuse !

— Voici donc : «Pleine de bonne volonté et dévouée à la tâche, Béatrice est une travailleuse assidue qui trouve sa valorisation personnelle dans le fruit de ses efforts acharnés. Son engagement profond ne se limite pas seulement à l'ouvrage ; il teinte également son rapport aux autres. Tout un chacun profite de son altruisme et reconnaît sa grande

générosité. Les causes qui lui tiennent à cœur sont défendues avec ardeur, pour le bénéfice de tous.» Tu vois? Nos prénoms nous ressemblent.

— Je me demande si je me montrerai à la hauteur...

— C'est déjà le cas, ma chérie, parce que je sais que tu m'appuieras toujours. Maintenant, je vais te laisser te reposer. Plus tard, je te parlerai des projets de mon père concernant notre terre. Cette nouvelle orientation exigera beaucoup d'efforts de notre part.

— Je serai toujours de ton côté, Fernand. N'en doute jamais!

— Repose-toi maintenant, mon amour, dit Fernand en l'embrassant.

Ce fut bientôt le baptême d'Augustin. Tous les descendants des Rivard se réunirent pour l'occasion à l'église de Saint-François-Xavier de West Shefford. L'église était pleine à craquer; dans l'assistance figuraient tous ceux venus donner un coup de main dans le temps des sucres en échange de sirop. Tout le monde se réjouissait pour Béatrice et Fernand.

Les années passèrent, durant lesquelles Fulgence et Fernand travaillèrent à réaliser leur grand rêve. Augustin grandissait à vue d'œil. La transition sur la ferme se faisait lentement, mais cela paraissait plus sage ainsi. La pinède était devenue une prairie; le bois coupé reposait, bien

empilé, et séchait lentement en vue de l'agrandissement futur de la cabane à sucre. En 1880, l'année où Fulgence avait célébré ses soixante ans, il avait jugé que l'heure de la retraite avait sonné. Il habitait encore à la ferme et aidait à l'occasion, mais il se contentait de conduire les chevaux au moment des récoltes. Béatrice avait pris la place de sa belle-mère. Noëlla méritait elle aussi de se reposer. Les Rivard avaient vendu toutes leurs vaches, sauf une, pour acquérir des animaux à bœuf. Le labeur moins exigeant pour ces animaux avait beaucoup réduit la charge de travail. Béatrice avait eu deux autres enfants : Henriette, en 1878, et Anne, en 1881. Apparemment, cela se terminerait là. Pour Fernand, ses enfants étaient des cadeaux du ciel. Mais, il y avait suffisamment d'activité dans la maison avec son père et sa mère qui y vivaient.

Les grands-parents paternels d'Augustin décédèrent tous les deux en 1895. Une pneumonie emporta Fulgence, qui avait soixante-quinze ans. Pour sa part, Noëlla mourut peu de temps après. Atterrée par le départ de son mari, cette dernière s'était laissée dépérir, elle dont la santé était déjà chancelante.

Avant sa disparition, Fulgence avait fait promettre à son fils Fernand et à son petit-fils Augustin de poursuivre son rêve d'exploiter l'érablière à sa pleine capacité.

— Vous avez vu ce que nous faisons depuis plus de vingt ans, papa, avait répondu Fernand à son père mourant.

J'ai commencé avec vous et je poursuivrai votre rêve avec Augustin. Je ne peux pas vous garantir que j'en verrai la réalisation avant de mourir, mais je suis certain que mon fils continuera. C'est un vrai gars de bois et il ne ménage pas ses efforts pour tracer des chemins et nettoyer cette immense érablière.

— C'est vrai ça, Augustin? avait demandé Fulgence d'une voix faible.

— Oui, pépère! Je connais parfaitement votre rêve parce que j'ai grandi avec lui. En plus, je ressens une véritable passion pour la forêt que vous nous laissez en héritage. Vos deux percherons travailleront fort, je vous en fais le serment!

— Fais ton possible. Mais tu devrais penser à te marier parce que tu n'y arriveras pas tout seul. N'attends pas aussi longtemps que ton père, veux-tu?

— Je vous promets d'agir pour le mieux, pépère!

Rasséréiné, Fulgence était mort ce jour-là. Ce fut un moment triste pour les membres de sa nombreuse famille, dont la majorité d'entre eux ne savaient rien de son rêve. Cependant, tous ceux qui vivaient sur la terre ancestrale le connaissaient par cœur. Cela ressemblait presque à une légende pour les enfants de Fernand et Béatrice qui, tant de fois, avaient entendu leur grand-père leur raconter sa vision.

Après ces deux décès rapprochés chez les Rivard, un grand vide plana dans la demeure. Henriette avait dix-sept ans et pensait à se marier. De son côté, Anne – qui n’avait que quatorze ans – était courtisée par le fils d’un notable du village. Plus motivé que jamais, Augustin redoubla d’efforts pour produire davantage de sirop, même si la faveur penchait vers le sucre d’érable.

— Je pourrais vous aider à transformer une partie du sirop en sucre ou en beurre, si vous voulez, ton père et toi? proposa Béatrice.

— C’est une bonne idée, maman. Mais il faudrait aller voir à Waterloo ce que la compagnie Grimm propose comme matériel. Il nous faut de l’équipement spécialisé, si nous ne voulons pas manquer notre coup.

— Sur la cuisinière, ma mère faisait du sucre granulé, du sucre dur, du sucre mou, de la tire – à petite échelle, évidemment, pour la famille – dans des culs-de-poule et de petits moules de deux pouces sur quatre pouces. Elle m’a donné toutes ses recettes.

— Tu en connais assez long sur le sujet.

— C’est un travail de précision, dans lequel la température est la clé. Par exemple, l’eau d’érable bout à 212 degrés Fahrenheit et devient du sirop à 219 degrés. Je connais aussi la température requise pour les autres produits de l’érable.



— Savais-tu qu’il faut quarante gallons d’eau d’érable pour faire un gallon de sirop, maman ? lança Augustin qui voulait prendre sa mère en défaut.

— Oui, parce que j’ai entendu ton père et ton grand-père en parler souvent. Mais idéalement, pour que nous puissions faire une production digne de ce nom, il faudrait installer une cuisinière dans la cabane.

— Chez Grimm, on trouvera tout l’équipement dont on a besoin.

— Vois ça avec ton père.

— On pourrait y aller ensemble, toi et moi, suggéra Augustin. Ensuite, nous présenterions le projet à papa avec les coûts et les bénéfices prévus.

La propriété des Rivard était située à Iron Hill, un lieu-dit faisant partie de West Shefford, tout près de Waterloo, dans les Cantons-de-l’Est. Un chemin menait directement dans cette dernière localité, sans qu’on doive passer par la route 1 qui traversait le pays. Chez Grimm, Augustin et Béatrice trouvèrent tout le nécessaire pour fabriquer les produits qui donneraient une plus-value à l’opération sirop d’érable.

Sur le chemin du retour, Béatrice réfléchit. Était-elle allée trop vite en affaire ? Cependant, ses doutes disparurent rapidement. Dans la vie, il fallait prendre des risques. Béatrice était prête à se déguiser en vendeuse auprès de tous les magasins généraux de la région pour écouler son

inventaire. Elle recommanderait à Fernand d'acquérir l'équipement requis sans tarder. On pourrait transformer le sirop foncé de fin de saison qui n'était pas apprécié; vendu à vil prix, il servait uniquement à la fabrication de desserts. Béatrice rêvait d'ajouter à la gamme de produits le pain de sucre, de même que des confiseries dont elle avait vu les moules chez Grimm.

Avec son mari et Augustin, elle voulait offrir une ligne complète de produits. Elle espérait que l'entreprise serait couronnée de succès.